

LES PETITES SERRES DE LA TÊTE D'OR

Un grand patrimoine vivant bientôt sauvé

Texte
Léa Borie

Photos
Voir mentions



Longtemps discrètes mais essentielles, les petites serres du parc de la Tête d'or s'apprêtent à changer de statut. Lauréates du Loto du Patrimoine, elles se font le symbole d'un Lyon attaché à son art de vivre et à son patrimoine vivant. On croit connaître le parc... pourtant, à l'écart des regards, les petites serres du jardin botanique abritent un trésor oublié. Leur restauration dépasse le simple chantier : elle interroge la place du vivant en ville et la manière dont Lyon préserve ses richesses sans les figer.

Le projet de restauration
dans son ensemble



Quand Lyon faisait pousser le monde

Au-delà de leur fonction, les serres de la Tête d'or ont marqué l'imaginaire lyonnais. Admirées sous toutes les coutures, leurs silhouettes de verre et d'armature métallique incarnent l'alliance entre patrimoine urbain, sciences botaniques et découverte de la nature en pleine ville, objectif premier de la création du parc. Car, avant d'être un lieu de promenade des familles, de la jeunesse, des pique-niques et des photographes, le parc de la Tête d'or et son Jardin botanique sont d'abord une histoire de sciences, d'expérimentation et de curiosité. Ils sont imaginés en 1857, par les frères Bühler, sur une zone de marécages. Le jardin botanique précède même le parc. Dès le XVIII^e siècle, Lyon affirme une relation singulière avec le végétal, portée par la médecine, la pharmacie, l'agronomie... et par l'industrie. À la fin du XVIII^e siècle, le Jardin des plantes voit le jour, initialement sur les pentes de la Croix-Rousse, au clos de l'ancienne abbaye de la Déserte. Lors de la création de Tête d'or, le jardin est transféré. L'Orangerie a été déplacée pierre par pierre ! Au XIX^e siècle, la ville s'industrialise. Les grandes métropoles européennes se couvrent de serres de verre et de métal. Lyon suit le mouvement. Les

grandes serres voient le jour en 1865, en bois. Très fragiles, elles sont rapidement remplacées par du verre et du fer. Cathédrale imposante au dôme géant culminant à 21 m de hauteur – l'un des plus grands de France ! –, les grandes serres de collection sont inscrites à l'inventaire des monuments historiques. S'en suivent les petites serres, construites dans un esprit typiquement Belle Époque : ossature métallique fine, verrières délicates, ornementation soignée. Des prouesses techniques pour l'époque, contemporaines de la tour Eiffel. Ces "serres de multiplication" (pour acclimater, multiplier, étudier) constituent un laboratoire vivant pour botanistes et chercheurs. Des plantes venues d'Asie, d'Amérique du Sud y trouvent refuge. Le Jardin botanique devient une vitrine du savoir-faire lyonnais et de l'expansion coloniale : on y expose les richesses végétales importées. Ébénistes, teinturiers, chimistes, soyeux et artistes s'y intéressent. Le végétal irrigue la science et l'économie. « *À la fin du XIX^e siècle, les serres sont autant des outils scientifiques que des vitrines du progrès* », rappelle Marie-Claude Ponchon, déléguée territoriale bénévole de la Fondation du patrimoine. C'est aussi à la fin du XIX^e siècle qu'est créée une nouvelle entrée du parc. Les petites serres sont alors déplacées, pour un projet symétrique agencé autour d'une allée centrale. « *Les serres sont organisées en peigne, distribuées*

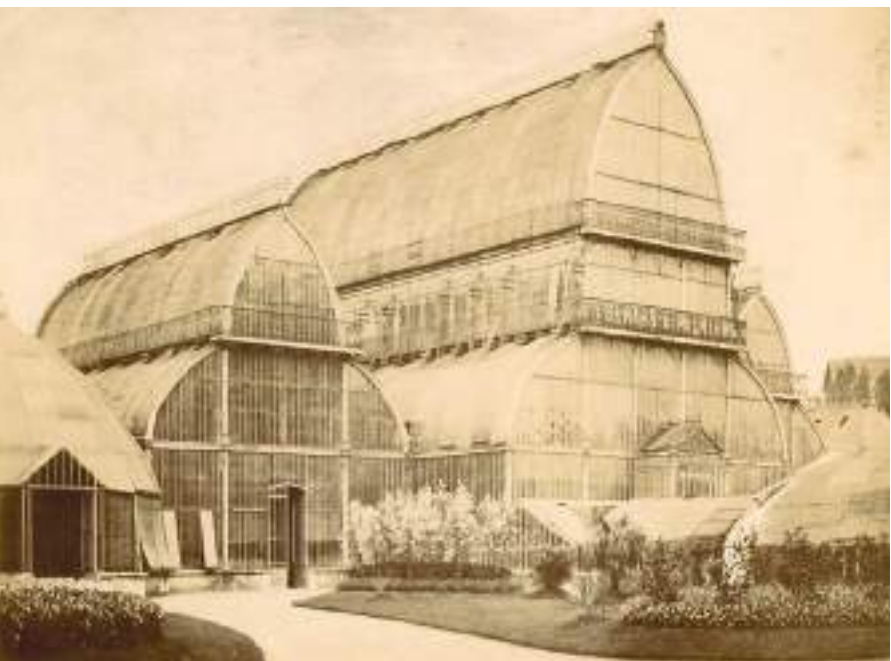
PETITES SERRES EN CHIFFRES

- Construction : 1867
- Typologie : serres de verre et de métal, style Belle Époque
- Distinction : Lauréat du Loto du Patrimoine 2025
- Un lieu à réparer : depuis 2006, 60 % de la superficie des serres du Jardin botanique fermée au public pour dégradation avancée
- Financement : 1^e partie de chantier, budget : 9 millions €
- Calendrier : à découvrir au printemps 2027

Les petites serres du Jardin botanique abritent l'un des patrimoines les plus fragiles et les plus précieux de Lyon



Entrée du parc de la Tête d'or au début du XX^e



Les grandes serres, cathédrale végétale



Le plan des serres vues d'en haut, généré par IA



Un pavillon des petites serres, dans les années 90



Visite des petites serres, immortalisée sur un négatif de 1925 (Photothèque JB-DIV)

COULISSES

CE QUE LES SERRES DISENT DE NOUS...

Avec les siècles, elles sont entrées dans une autre dimension. S'engager dans une serre, c'est changer de tempo. Buée sur les vitres, chaleur, odeur de terre humide : le décor est planté. Quelques pas. Lyon semble loin. Pour beaucoup de Lyonnais, les serres de la Tête d'or sont un souvenir d'enfance avec les grands-parents, une parenthèse silencieuse, un luxe simple. Un lieu sans tape-à-l'œil, mais sensoriel. Voyage immobile. Des patrimoines discrets qui façonnent l'attachement à Lyon sans jamais s'imposer. Elles racontent un art de vivre lyonnais fait de retenue, de transmission et de plaisir tranquille. Une paix qui mérite d'être entretenue.



À travers la serre hollandaise

© Léo Berne



© Léo Berne

en trois pôles : froid, chaud et tempéré, détaille Maïe Kitamura, architecte du patrimoine à Lyon, en charge du projet de rénovation des petites serres. Une composition fonctionnelle. À l'époque, concept ingénieux, les tables pour faire pousser les plantes en pots étaient chauffées par des tuyaux d'eau chaude. Dans les murs de sous-bassement, un système d'aération a été conçu pour refroidir l'air et le ventiler par des fenêtres hautes : un procédé qu'on a repris. La serre Victoria et son nénuphar géant, la serre aride de Madagascar, la serre hollandaise et ses plantes carnivores... chaque verrière raconte un fragment du monde. Une trentaine de serres sur 6 500 m², 15 000 espèces végétales : le Jardin botanique est « le plus grand et le plus riche des jardins municipaux de France » d'après la Ville de Lyon. Il appartient à un réseau mondial de plus de 1 700 jardins dans 148 pays engagés dans la conservation des plantes. Car si les végétaux ne sont plus autant au cœur des activités économiques de la cité, les jardins botaniques participent à une stratégie mondiale de recherche, de conservation et d'éducation. D'ailleurs, l'École botanique, plus haut dans le parc, proposera dès ce printemps une lecture scientifique des plantes doublée d'un parcours ethnobotanique ancré dans l'histoire lyonnaise.



© Dominique Robert

Un patrimoine en péril, à restaurer sans dénaturer

Juste à côté de l'entrée du lycée du Parc, étalées sur 2 280 m², les petites serres se divisent en deux parties : les serres tropicales d'abord, au sud, puis les serres froides. Elles abritent les plus belles collections nationales d'espèces végétales : aracées, broméliacées, bégonias... Rectangulaires, composées de plusieurs chapelles encadrées de pavillons d'angles, les petites serres froides sont les plus vétustes. Rafistolées après-guerre à cause des verres soufflés pendant les attaques, elles ont longtemps tenu bon. Puis elles se sont fatiguées... Fermées progressivement depuis 2006, elles sont devenues trop dangereuses. Simple vitrage, panes à répétition, déperditions de chaleur, corrosion généralisée, infiltrations... Le diagnostic est sans appel. « Une serre n'est pas un simple bâtiment : c'est une machine climatique extrêmement précise », souligne Juliette Babin, directrice du Jardin botanique de Lyon. Or, quand cette machine se dérègle, des collections entières sont menacées. Certaines plantes accueillies à Lyon figurent sur la liste rouge de l'Union internationale pour la conservation de la nature. D'autres ont disparu de leur milieu naturel. « Dans des serres vétustes, au moindre problème de chauffage ou d'eau, ce sont des plantes qu'on peut perdre définitivement », alerte la botaniste. Près de 20 %



© Dominique Robert

À l'orée de la restauration, la végétation locale reprend ses droits

des collections végétales qui s'y trouvaient ont déjà été perdues en l'espace d'une quinzaine d'années. Restaurer n'était plus un choix esthétique. C'était une urgence silencieuse. Un chantier colossal, salutaire, porté par la Ville de Lyon en collaboration avec l'État, la Région et la Fondation du patrimoine. Une étude de maîtrise d'œuvre a été réalisée en 2022, débouchant sur le lancement d'une campagne de dons fin 2024 et sur le début des travaux fin 2025. Cette restauration ambitieuse vise une double transformation : préserver les éléments patrimoniaux les plus remarquables et introduire des équipements modernes, moins énergivores et mieux adaptés aux usages actuels.



ATTENTION CHANTIER !

Restaurer sans trahir, le regard de Maïe Kitamura

ARCHITECTE

Derrière les palissades de chantier, le projet se déploie avec précision. Architecte associée du cabinet RL&A, Maïe Kitamura nous en ouvre les portes discrètement. Orchestre de cette restauration d'une grande finesse, elle nous en explique la genèse, avec toute la passion d'une spécialiste du patrimoine.

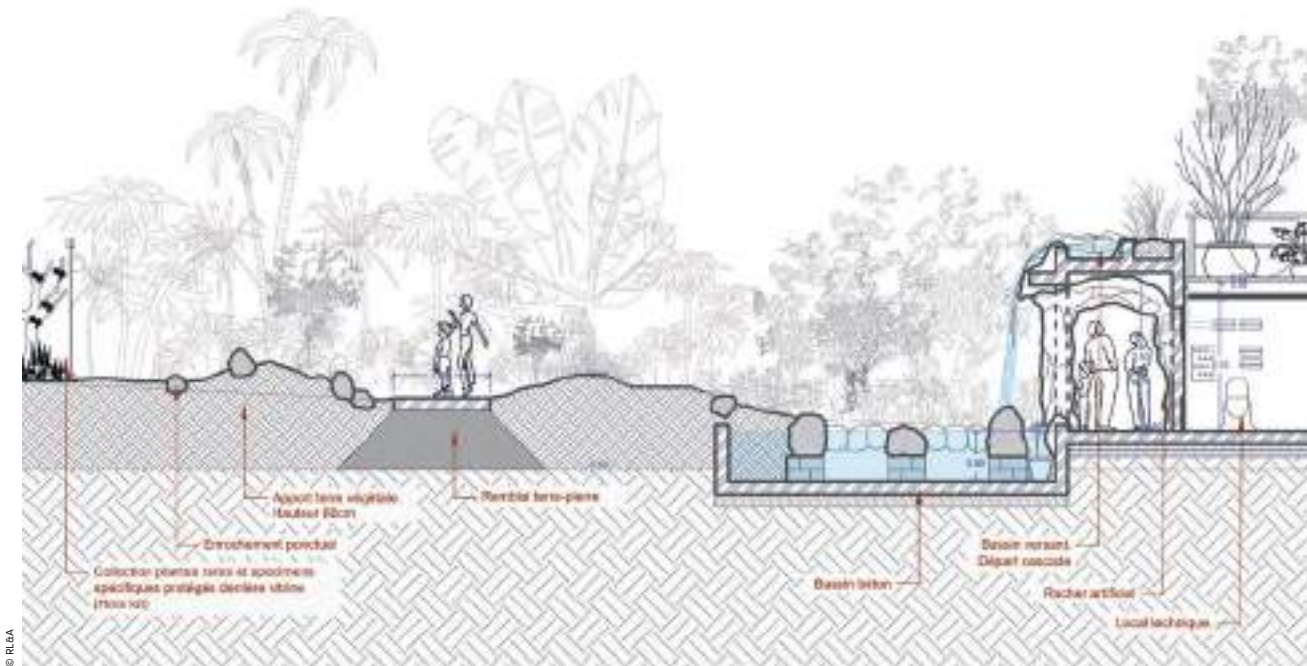
Sa philosophie et celle de ses équipes est claire : préserver l'esprit originel tout en permettant au vivant de respirer. Volumes légèrement rehaussés pour le confort des végétaux sans rompre les perspectives, détails du métal reproduits à l'identique, équipements techniques dissimulés, ajout de récupération des eaux, réemploi des matériaux, recherche de teintes historiques... Chaque décision est pesée. Température, hygrométrie, luminosité, ventilation... Il faut concilier patrimoine bâti et exigences



Le chantier des petites serres, première phase d'un projet global

biologiques. Le moindre compromis technique peut mettre en péril des collections uniques. « *Ce projet, c'est d'abord une histoire de patience, pose l'architecte. Cela fait trente ans qu'il est sur la table. Il a fallu du temps pour rassembler les conditions techniques, financières et politiques. La restauration actuelle n'est pas une opération isolée, mais la première phase d'un projet global, pensé à l'échelle de l'ensemble des petites serres. Car la Ville a fait le choix intelligent de scinder ce vaste projet pour des raisons budgétaires. Nous intervenons aujourd'hui sur la partie nord-est du site, pour permettre le maintien des collections au sud, qui ne peuvent pas être déplacées sans nouvelles structures adaptées. Reconstituées en aluminium dans les années 1980, ces dernières restent en fonction, bien qu'elles soient fermées au public le temps du chantier.* » Mais alors, comment arbitrer ? « *Les serres les plus récentes étaient paradoxalement*

les plus dégradées et dangereuses, répond Maïe Kitamura. *Restaurer, c'est trouver le point d'équilibre entre ce qu'on préserve et ce qu'on amène, pour ne pas dénaturer. Ce qui fait que les gens aiment leur parc, c'est le style, cette qualité d'époque. Et ce n'est pas incompatible avec l'amélioration* ». D'où le choix d'une restauration mixte, entre préservation du bâti et transformation des volumes au second plan. Désamiantage, démolition, terrassement, maçonnerie, fondations, charpente, métallerie, vitrerie, plomberie, scénographie, menuiserie, électricité, un chantier d'orfèvre. Sous les yeux de la vingtaine de jardiniers-botanistes qui œuvrent au quotidien. L'un d'eux, Pierre Fortune, nous ouvrent les portes des petites serres sud. De là, il a vue sur le chantier. « *Ça avance vite ! On regarde chaque jour la progression. On a hâte, on est contents. Soulagés.* », nous glisse-t-il, devant le plus petit nymphéa au monde.



© RLEA

Plongée au printemps 2027 : la forêt tropicale au cœur de Lyon

Printemps 2027. Vous franchissez l'accueil (ex-pavillon historique central). Puis pénétrez au cœur de la forêt. L'air change. Plus dense, plus tiède. « *Vous vouliez aller en Thaïlande, et bien nous y sommes !* », plaisante Maïe Kitamura. Une sensation de voyage immédiate. « *On n'est plus dans un couloir de collections mais dans un biome, explique Juliette Babin. Une immersion qui permet de comprendre les interactions entre les plantes et notre impact sur ces écosystèmes* ». Devant vous, 300 m² de forêt tropicale s'ouvrent comme une parenthèse équatoriale. Un chemin sensoriel sinueux de 50 mètres serpente entre fougères arborescentes et lianes suspendues. À gauche, un bassin miroite. Au fond, une cascade dévale la roche, sous laquelle on

peut se glisser. La charpente métallique, qui avait été entièrement démontée puis posée au printemps 2026, culmine au-dessus d'une canopée recomposée. Entièrement revue, cette serre offre des conditions climatiques optimales pour préserver plus de 8000 espèces, dont de nombreuses menacées. Derrière les vitrines, des spécimens rares sont protégés comme des trésors fragiles. Entre évasion et découverte, tous les sens sont en éveil ! Ici, il ne s'agit plus de regarder des plantes. Il s'agit d'entrer dans un monde. Ce premier biome, chaleureux et moite, inaugure un ensemble de 2600 m² dédié à la conservation et à la médiation. Désert froid, forêt sèche et forêt des brumes suivront, si les financements sont réunis.



© RLEA

La scénographie du parcours tropical, vue de coupe et d'en haut



© Fondation du patrimoine

COUP DE PROJECTEUR

La première phase de restauration des petites serres représente un investissement d'environ 9 millions d'euros, inscrit dans un projet global de requalification du parc, estimé à près de 40 millions. Le projet est d'abord soutenu par les acteurs publics. L'État et la Région participent respectivement à hauteur d'environ 1 million et 1,2 million d'euros. La Ville de Lyon, propriétaire du site, assure la part principale du financement (6,8 millions) et pilote l'opération. En parallèle, une collecte de dons a été lancée fin 2024 avec la Fondation du patrimoine auprès des particuliers et des entreprises. Près de 400 contributeurs ont déjà participé. La Fondation a également attribué une première aide de 20 000 €. Et les petites serres ont aussi été retenues par la Mission Patrimoine et désignées lauréates du Loto du Patrimoine, apportant une dotation supplémentaire de 300 000 €. Une reconnaissance possible car « *ce chantier présente un intérêt architectural évident tout en portant un projet d'usage pédagogique et vivant* », souligne Marie-Claude Ponchon, déléguée territoriale de la Fondation du patrimoine.



© Garage Prod-Ville de Lyon

REGARD D'EXPERTE

Juliette Babin

DIRECTRICE DU JARDIN BOTANIQUE DE LYON

“Conservatoire de la vie végétale, ces serres racontent notre rapport au vivant”

Depuis plusieurs années, un important chantier de rénovation amène le Jardin botanique de Lyon à se façonner un nouveau visage et une identité forte, que défend sa directrice, la première femme à la tête de cette entité. Or, derrière leur apparente discrétion, les serres jouent un rôle clé dans la préservation du vivant.

Pourquoi les petites serres sont-elles si importantes pour le Jardin ?

Petites par la hauteur, elles sont les plus grandes en surface. Elles abritent des collections scientifiques uniques, parfois menacées à l'échelle mondiale. Elles ne sont pas un décor. Ce sont des outils de conservation,

de recherche et de transmission. Nous cultivons des groupes botaniques de référence, qui constituent un patrimoine scientifique national.

En quoi la rénovation va-t-elle transformer l'expérience du public ?

Restaurer, ce n'est pas figer. C'est permettre au vivant de continuer

à évoluer. Nous passons d'une logique de présentation à une logique d'immersion. Traverser un biome, c'est comprendre un écosystème, ses interactions, ses fragilités. La médiation sera renforcée, avec des espaces d'échange, des rencontres avec les jardiniers, une lecture plus sensible des collections... Comprendre le vivant, c'est déjà commencer à le protéger. Notre rôle est scientifique mais aussi pédagogique.

Aujourd'hui, quel est le rôle d'un jardin botanique dans une ville comme Lyon ?

Il ne s'agit plus d'exposer des plantes exotiques comme au XIX^e siècle. Depuis les années 1970, les jardins botaniques sont devenus des institutions scientifiques engagées dans la sauvegarde du végétal. Nous contribuons à la description de nouvelles espèces, à la conservation *ex situ*. Notre herbier compte 350 000 spécimens. Nous travaillons avec le CNRS, l'ENS, les universités... C'est un laboratoire vivant.

Comment voyez-vous le Jardin botanique dans dix ans ?

Comme un lieu encore plus ouvert, connecté aux écoles, aux chercheurs, aux réseaux internationaux de jardins botaniques. Un lieu où l'on apprend autant qu'on contemple. Et, surtout, un lieu vivant, nous permettant notamment d'adapter notre palette végétale au changement climatique.

Y a-t-il urgence ?

Oui. Près de 40 % des espèces végétales pourraient disparaître dans les prochaines décennies. Certaines, comme le *Nymphaea thermarum*, originaire du Rwanda et aujourd'hui éteint à l'état sauvage, survivent ici grâce à des partenariats scientifiques.

jardin-botanique-lyon.com



La serre de Madagascar
et des milieux arides

© Léa Barrie

LE SAVIEZ-VOUS ?

LYON NATURE, service pédagogique de la Ville de Lyon dédié à la sensibilisation à la nature, propose ateliers, visites, balades, temps d'observation : comme des cours de botanique. Prochainement...
nature.lyon.fr

La Tête d'or, parc en mouvement

Au fond du cœur de chaque grand Lyonnais résonnent les mercredis après-midi, petit, avec Papi dans les serres à admirer les orchidées, au pédalo, ou avec Mamie au mini-karting, aux bateaux téléguidés ou au mini-golf... Mais préserver les serres, ce n'est pas figer le passé. C'est affirmer qu'un parc patrimonial peut rester vivant, pédagogique et beau. Et c'est peut être ça, un luxe discret, profondément lyonnais : celui de transmettre intact ce que l'on aime, sans cesser de l'améliorer. Comme tout le parc le fait au sens plus large. Depuis 2020, la Ville a investi plus de 15 millions d'euros pour restaurer ses infrastructures : école botanique et petites serres, mais aussi charte paysagère en cours, réflexion sur

les usages, restauration d'ouvrages historiques. Le parc se réinvente sans renier son ADN, celui imposé par les frères Bühler 170 années plus tôt. Le Chalet du Parc, fermé lui aussi depuis plus de dix ans, rouvrira dès l'automne, financé par des investisseurs privés. Désormais dédié à la transition écologique, il mêlera gastronomie responsable, ateliers, expositions et résidences d'artistes. Avec ses 7,5 millions de visites annuelles, le parc de la Tête d'or, poumon vert refuge au cœur de la ville et à la biodiversité fragile, est un monument du quotidien que l'on traverse sans toujours le regarder. Face au climat, ces patrimoines vivants deviennent des lieux de sens et d'engagement collectif. Accompagner, observer ces changements, c'est faire un choix de société. Celui de prendre soin, de croire que le patrimoine peut rester vivant, pour le transmettre, vibrant, aux générations à venir.